

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES MEURTRIERS DE L'HÉRITIÈRE.

DEUXIÈME PARTIE. — LA FAMILLE MARTIN.

XXIII.

—Filez vivement à Paris, dit Désiré. Que votre concierge vous voie ou vous entende rentrer. Il faut se préparer un alibi en cas de malheur.

—Et toi ? demanda Prosper.

—Moi, je reste, pour lui voir faire le plongeon.

—Quel chemin devons-nous prendre, et quelle voiture ?

—Le tramway de Créteil ; le dernier part à onze heures et demie. Vous avez le temps d'arriver. Demain matin j'irai vous voir.

—Ils se séparèrent. Désiré traversa en courant le pont de Créteil et s'élança sur la route de Saint-Maur. Il gagna la Croix-Souris, puis la ruelle qui conduisait à son observatoire, où il s'installa sans prendre le temps de souffler.

La façade du couvent était sombre ; tous les volets étaient fermés ; pas la moindre lumière.

—Ira-t-elle ou n'ira-t-elle pas ? se demandait anxieusement Désiré.

Il resta là, dans l'ombre, portant alternativement ses regards sur les fenêtres de la chambre des jeunes filles et sur la porte du jardin.

Jeanne, malgré la malaise qu'elle avait éprouvé, malgré la fièvre qui la brûlait, ne changea rien à ses habitudes journalières. Jusqu'à l'heure du dîner, elle s'était promené dans le jardin avec Andrée, sans prononcer un mot qui pût rappeler la

scène de la lettre. A dîner, elle mangea peu, malgré les observations de la supérieure, et, à neuf heures, elle se retira dans sa chambre avec sa compagne. Elle se déshabilla, embrassa Andrée et se coucha, en gardant un silence que son amie respecta.

Sa résolution était donc bien prise ; elle ne voulait pas revoir Robert ! Andrée de Beaumont était peinée de cette indifférence. Elle ne pouvait comprendre qu'on laissât mourir un homme, quand il y avait si peu de chose à faire pour le sauver. Elle voyait Robert attendant anxieusement Jeanne, et, ne la voyant pas, pris de désespoir, appuyer un pistolet sur son front. Avec de telles pensées, Andrée ne pouvait s'endormir.

Jeanne d'Esparre, non plus, ne dormait pas : grelottante, elle s'était d'abord enfouie sous ses couvertures pour étouffer les sanglots qui montaient de son cœur à ses lèvres. Peu à peu elle se calma.

Andrée, entendant sa respiration plus régulière, crut qu'elle dormait.

—Elle dort, pensa-t-elle, pendant qu'il attend et se désespère, qu'il pleure, qu'il se prépare à mourir. Ah ! ce n'est pas comme cela que je comprends l'amour.

Non, Jeanne d'Esparre ne dormait pas : elle luttait, elle souffrait. Elle avait des visions terribles. Depuis bientôt un mois, sans cesse prise entre deux volontés, balotée, heurtée, meurtrie, elle arrivait à ce point où la volonté semble vous abandonner. C'est une sorte de prostration complète, mais qui ne



Il tendit la perche à Robert, qui s'y cramponna d'une étreinte désespérée.

peut durer, et dont on sort par un élan vigoureux. Jeanne n'avait plus de force que dans la fièvre. Son corps s'agitait sur son lit de vierge, elle se tordait dans des spasmes effrayants.

Elle semblait se débattre, se défendre. Ses mains paraissaient repousser des êtres menaçants. Tout à coup, ses lèvres s'entr'ouvrirent : elle prononça des mots entrecoupés, des phrases sans suite. Andrée la regardait avec frayeur. Plusieurs fois, elle entendit prononcer le nom de Robert, puis, soudain, Jeanne poussa un cri surhumain et se dressa sur son lit, debout, affolée.

— Andrée ! fit-elle d'une voix étranglée, Andrée !...

Andrée se jeta hors du lit.

— Mignonne, mignonne, fit-elle en l'entourant de ses bras ; mignonne, qu'as-tu ?

— Toujours la même vision, répondit Jeanne dont le corps tremblait. Je l'ai vu, il était là-bas dans le kiosque. Il m'attendait, il pleurait, il avait une arme à la main. Andrée, Andrée, je veux que Robert vive, je veux voir Robert !...

— Silence, Jeanne, dit Andrée frissonnant d'émotion, on pourrait t'entendre.

— Je veux voir Robert, te dis-je, reprit-elle en baissant la voix. Rien ne m'arrêtera. Il m'est apparu là, là comme hier. Il était étendu sur le sol, ensanglanté... Il m'attend ; peut-être est-il encore temps d'empêcher sa mort !

Jeanne s'était jetée hors de son lit et s'habilla fiévreusement.

— Tu veux aller au rendez-vous que t'a donné Robert ? demanda Andrée.

— Oui ! Je ne veux pas qu'il meure. Nous pouvons arriver ; il n'est que onze heures et demie.

— Mais comment aller où il t'attend ? fit Andrée.

— Je te conduirai si tu veux venir avec moi !

— Toi !

— Oui, j'ai une clef de la petite porte du jardin.

— J'irai avec toi, ma chérie, je ne t'abandonnerai pas seule dans la nuit.

— Allons, viens, viens, dit Jeanne, déjà enveloppée dans son manteau.

— Silence, encore une fois, fit Andrée, ou nous allons réveiller toute la maison. Sois calme et fait ce que je te dirai de faire. Nous verrons Robert et nous rentrerons sans que personne puisse soupçonner notre sortie.

Andrée, tout en parlant, avait fini de se vêtir.

— Es-tu prête, as-tu la clef ? demanda-t-elle à Jeanne.

— Oui, je t'attends.

— Donne-moi la main.

Jeanne chercha la main d'Andrée dans l'obscurité, et la saisit.

— Viens, dit-elle.

Elles suivirent le chemin que Jeanne avait pris, lorsqu'elle était allée chercher la lettre de Robert. Toutes deux retenaient leur respiration, étouffant le bruit de leurs pas. Dans le jardin, l'air frais de la nuit rendit un peu de calme à Jeanne.

— Tu as la clef, demanda encore Andrée.

— Oui.

Elles se dirigèrent vers la porte de la ruelle. Jeanne l'ouvrit ; mais sur le point de sortir, elle eut un moment d'hésitation. Andrée la poussa dehors et referma la porte derrière elles.

— Où faut-il aller ? demanda Jeanne effolée ; je ne me rappelle plus le chemin.

— Viens, viens, murmura Andrée, je te conduirai.

Et, prenant Jeanne par la main, elle l'entraîna dans le sentier le long du talus du chemin de fer.

— Toutes les deux ? fit Désiré, qui avait tout vu de son observatoire à la clarté de la lune ; tant pis pour la blonde !

Il descendit de la maison, et, rasant les murs pour se tenir dans l'ombre, il s'élança sur les traces des deux jeunes filles. Celles-ci couraient haletantes.

Arrivé au talus du chemin de fer, Désiré s'arrêta ; au lieu de continuer à suivre Jeanne et Andrée qui allaient tomber dans le piège qu'il avait tendu, il passa au travers de la haie d'épine, gravit le talus et suivit les rails de la voie jusqu'à la pointe du viaduc, du haut duquel il put distinguer les deux jeunes filles se dirigeant à pas rapides vers la passerelle.

Andrée s'arrêta essouffée.

— C'est là qu'il faut passer, dit elle à Jeanne, en lui désignant le pont volant. De nos fenêtres, j'ai vu les travailleurs qui construisent le pont.

— Viens, fit Jeanne en s'élançant sur la passerelle.

Andrée allait la suivre ; mais, soudain, elle fit un bond en arrière. La planche qui servait de pont venait de fléchir sous le poids de Jeanne ; le chevalet s'était disjoint.

Jeanne poussa un cri terrible et tomba dans les eaux noires de la Marne.

— C'est fait ! dit Désiré, qui entendit le cri de Jeanne. C'est un accident ! A nous les millions !

TROISIÈME PARTIE.—LE CALVAIRE.

I.

On se rappelle que Furet et Chatoyant, les deux aimables et honnêtes agents employés par Me Ferté, le notaire, pour arriver à la découverte de l'existence de Julie Verdier, avaient juré de se venger de l'ingratitude de la jolie fille et de son fiancé. Or, ces nobles âmes n'eussent point voulu d'une de ces vengeances improductives, où l'on se contente de faire le mal pour le mal, qui laissent le cœur attristé et la poche vide. De plus, c'étaient de grands philosophes qui avaient étudié le cœur humain et qui le savaient sur le bout du doigt.

Aussi avaient-ils observé que l'argent était le dieu du jour. De là à conclure que frapper les gens dans la bourse, c'était les frapper à l'endroit sensible, il n'y avait qu'un pas. Ils s'étaient donc résolus à franchir ce pas ; et, au lieu de poignarder Prosper et Julie, ainsi que de vulgaires coquins y eussent peut-être songé, ils étaient résolus à leur enlever tout simplement le trésor qui avait enduroi leurs âmes et les avait conduits au plus laid de tous les vices : l'ingratitude.

De la sorte, ils faisaient coup double, puisqu'en punissant leurs ennemis, ils se récompensaient, en même temps, de leurs peines et de leur travail.

— C'est ce qu'on appelle une « vengeance productive, » avait dit philosophiquement Chatoyant. L'intérêt gouverne notre siècle. Soyons de notre siècle !

Furet, dont l'esprit n'était pas moins éclairé et moins progressif que celui de son ami, était entré dans ses vues avec la plus grande facilité. Donc, il s'agissait d'enlever le « magot » à Prosper et à Julie, et de s'approprier les cinq cent mille francs, ou ce qu'il en restait ! Ils savaient où demeuraient les « amoureux. » Il ne s'agissait plus que de pénétrer dans l'appartement

du troisième, à côté d'un cabinet d'affaire, Chatoyant ayant déclaré que, suivant lui, les " ingrats " n'étaient point gens à placer leurs fonds chez un banquier ou un notaire.

—Ce sont des " bohêmes " disait-il à Furet. Ils n'ont point l'habitude de la fortune ; ils n'ont point d'idées d'ordre. Ils ne se sépareront point de leur trésor, et voudront l'avoir sous la main, pour y puiser selon leur fantaisie. Donc, l'argent est chez elle, et c'est chez elle qu'il faut aller le cueillir.

—Pas de retard ! avait répondu Furet, car chaque jour écoulé nous enlève quelques billets de mille.

Les deux acolytes s'étaient partagé la besogne, et Furet, en sa qualité d'ancien serrurier, possesseur d'une honnête collection de " rossignols et de monseigneurs, " se chargeait de la partie relative aux ouvertures.

Le principal était de pénétrer dans la maison, d'une façon naturelle et qui n'éveillât point de suspicions dangereuses.

—J'ai mon plan ! s'écria Chatoyant, à qui la nuit avait porté conseil.

Le lendemain se trouvait être justement le jour où Prosper et Julie devaient aller rejoindre Désiré, à Saint-Maur, pour l'accomplissement du dernier acte du drame préparé par eux. Dès le matin, la " Boule " et la " Quille, " parfaitement méconnaissables, grâce à un travestissement habile, s'étaient mis en faction, non loin de la maison, afin de guetter la sortie de ceux qu'ils comptaient dévaliser, les " ingrats, " comme les appelait Chatoyant, avec une nuance de sentiment.

—Ils ont de l'argent, — se disaient nos deux amis, — et ils doivent avoir hâte de le dépenser. Par conséquent, ils doivent passer leur temps au dehors, soit pour des emplettes, soit pour des parties fines.

Les circonstances les servaient à souhait. Aussi leur faction ne fut pas longue.

Prosper et Julie ne tardèrent pas à apparaître sur le trottoir, en quête d'une voiture de place.

Il y avait, près de la rue des Martyrs, une station vers laquelle ils se dirigèrent sans remarquer Furet ni Chatoyant, habilement dissimulés à quelque distance.

Chatoyant, voyant leur intention et désireux de savoir s'ils s'absentaient pour quelque temps, s'approcha tranquillement des voitures, en homme également décidé à se payer le luxe d'une course de fiacre, comptant sur son déguisement pour n'être pas reconnu.

Lorsqu'il arriva près du couple, tout en se maintenant un peu en arrière, il entendit Prosper qui disait au cocher :

—Conduisez-nous vivement à la gare de Vincennes, place de la Bastille.

Chatoyant tourna aussitôt sur ses talons.

Il avait ce qu'il voulait savoir ; aussi, se hâtant de rejoindre son complice, pendant que le fiacre descendait la rue des Martyrs, il lui dit joyeusement :

—La providence nous protège. Les gaillards vont à la campagne, ligne de Vincennes.

—Nous avons le temps de travailler ! répliqua Furet. Alons !

—Pas encore, excellent ami. Il est trop matin, à pareille heure, les domestiques et les fournisseurs remplissent l'escalier. À dix heures seulement, nous ferons notre entrée. D'ici là, déjeunons !

À dix heures moins dix minutes, ils reparaissaient sur l'avenue Trudaine, mais à quelque distance l'un de l'autre.

Chatoyant, qui formait l'avant-garde, ayant une serviette d'avocat, gonflée de papiers à en éclater, entra dans la maison, enfila l'escalier, sans se presser ni se dissimuler, monta au troisième étage, tourna le bouton de la porte du cabinet d'affaires situé sur le même palier que l'appartement de Julie, et se trouva dans un petit vestibule, assez obscur, où une dizaine de personnes attendaient en silence le moment de consulter " monsieur le directeur. "

Chatoyant avisa une chaise libre, près de la porte d'entrée, s'y assit aussitôt, et un employé chauve et crasseux lui remit un petit carton non moins crasseux portant le numéro 12.

—Vous vous présenterez, lui dit-il avec une nuance de respect inspirée par la serviette gonflée, quand on appellera votre numéro.

—Bien, monsieur, fit Chatoyant, et il s'accota au dossier de sa chaise, en homme résigné à user de toute la patience nécessaire.

Furet, après quelques minutes d'attente, était monté à son tour, ayant pris l'aspect et le costume particulier d'un de ces plaideurs malheureux qui font la principale clientèle des nombreux cabinets d'affaires dont Paris a la spécialité.

Tout en montant, il tenait la main dans sa poche, et, dans cette poche, la dite main serrait un trousseau de fausses clefs.

Lorsqu'il fut arrivé sur le palier du troisième étage, il s'arrêta une seconde pour s'assurer que personne ne descendait ou ne montait à sa suite.

Certain d'être seul, il toussa un peu fort, signal convenu avec Chatoyant pour l'avertir de sa présence, et s'approcha de la porte de Julie.

En entendant le signal qui lui annonçait que Furet était à la besogne, Chatoyant avait tressailli imperceptiblement ; puis il s'était levé, décidé à empêcher sous un prétexte quelconque, qui que ce soit de sortir du cabinet de l'homme d'affaires, afin de laisser à la " Quille " le temps nécessaire à sa délicate opération.

Cette opération consistait à trouver une clef qui ouvrit la porte des absents.

Furet, qui connaissait son métier, ne fut pas long, en moins d'un quart de minute, il avait trouvé, dans son trousseau, la clef convenable, et ouvert la porte qui le séparait du trésor convoité par les deux agents marrons.

Alors, il toussa de nouveau, un peu plus fort. Cela voulait dire : " J'ai réussi !... " Puis, il entra dans l'appartement, en repoussant la porte derrière lui, pour qu'elle parût fermée du dehors ; mais, cependant, sans la fermer entièrement, et attendit.

En entendant tousser pour la seconde fois, Chatoyant s'était avancé vers l'employé qui lui avait remis un numéro.

—Pardon, monsieur, lui dit-il d'un air ennuyé, mais je vois que j'attendrai longtemps. J'ai une petite course à faire. Je vais m'en débarrasser et je reviendrai. Croyez-vous que j'aurai perdu mon tour ?

—C'est à craindre. Mais si vous n'êtes pas long...

—Oh ! je ne fais qu'aller et venir.

Et il ressortit vivement, refermant la porte bruyamment derrière lui.

Alors, après avoir jeté un rapide regard autour de lui pour constater que nul danger ne le menaçait, il se glissa dans l'entrebâillement de la porte, qui se referma tout doucement.

Furet et Chatoyant était dans la place.

II.

—Ouf ! nous y voilà enfin ! murmura-t-il à l'oreille de Furet.

—Oui, mais pas de bruit ! Les cloisons sont minces, et il y a des parquets qui craquent sous les pieds.

—On bâtit si mal à présent ! soupira Chatoyant. De la camelotte !

Tous deux traversèrent l'entrée et se trouvèrent dans la première pièce, meublée à la hâte, sans goût, sans caractère, comme on se meuble chez un marchand du faubourg Saint-Antoine, où l'on achète à la hâte le nécessaire.

—Il y a des tapis ! murmura Chatoyant d'un air chagrin.

—Oui, les scélérats ! Ils ont déjà dépensé un argent fou ! répliqua Furet, pris d'une vive inquiétude et d'une noble indignation.

—Il n'était que temps d'agir ! conclut Chatoyant.

Les deux associés se partagèrent la besogne et se mirent à l'œuvre. Furet, muni d'un paquet de "rossignols," interrogeait les serrures légères des meubles. Chatoyant, moins habile en ce genre d'opération, se contentait d'inspecter les tiroirs et les placards non fermés.

Furet commença par l'armoire à glace, qui céda sans bruit sous ses efforts prudents. L'armoire était fort bien garnie de linge et d'effets de femme.

—Ils ne se refusent rien ! grommela Furet. Ce sont des prodiges.

Mais l'armoire ne contenait pas d'argent.

—Rien ! fit-il désappointé.

—Vois le tiroir du bas ! répondit Chatoyant dont les recherches n'étaient pas plus fructueuses que celles de son complice.

Furet ouvrit, en un tour de main, le tiroir désigné et poussa aussitôt un cri de joie étouffé.

—Qu'y a-t-il ? demanda "la Boule" abandonnant son travail pour se rapprocher de "la Quille."

—Un portefeuille qui semble bien garni, à en juger par son embonpoint ! répliqua Furet en saisissant le dit objet d'un air triomphant.

—C'est le "magot".

Le portefeuille était déjà ouvert. La physionomie de l'agent marron, quelque longue qu'elle fût, s'allongea encore. Le portefeuille contenait des papiers de toutes sortes, mais pas un billet de la Banque de France.

—Laisse-moi voir cela, à mon tour, fit Chatoyant en prenant le portefeuille des mains de son collègue. On ne sait jamais. Nous y trouverons peut-être des renseignements utiles.

Furet lui abandonna le portefeuille et continua ses recherches minutieuses. L'argent était introuvable.

Pendant ce temps, Chatoyant, fort absorbé, lisait un des papiers renfermés dans le portefeuille, et paraissait ne pas même entendre les sourdes vociférations de Furet, qui, à chaque meuble vainement visité, exprimait son mécontentement.

—Ah ! voilà qui est singulier ! s'écria tout à coup Chatoyant arrivé à la fin de sa lecture.

—Quoi donc ? demanda Furet.

—Ceci !

Et son ami montrait du doigt le papier qui avait excité son intérêt à un si haut point.

—Qu'est-ce donc ?

—Tout simplement la copie du testament qui nous a fait rechercher la jeune fille.

—Ah ! bah !

—Pièce curieuse, je t'en réponds ! Elle a touché cinq cent mille francs.

—Nous le savons, puisque nous courons après, en ce moment même, sans les atteindre !

—Oui, mais elle pourrait toucher des millions !

—Des millions ?

—Ecoute.

Et Chatoyant lut à demi-voix les deux paragraphes en vertu desquelles Julie Verdier devenait héritière de la fortune totale du comte d'Esparre, si Jeanne mourait ; de plus, si cette dernière, restée veuve sans enfants, n'était point remariée au bout de deux ans, Jeanne était obligée de verser à sa sœur naturelle une nouvelle somme de un million.

—Diable ! interrompit Furet. C'est fort original, en effet, mais cela ne nous donne pas ce que nous cherchons ici, et voilà qui m'intéresse plus que toutes les insanités d'un vieux fou dictant son testament sans savoir ce qu'il fait.

—Cherche encore, cherche toujours ! répondit Chatoyant visiblement très préoccupé. Fouille dans les matelas, décroche les glaces, pour regarder derrière. Ne néglige rien. Moi, je prends copie de ce testament.

—Pourquoi faire ?

—Pour le joindre à mes archives, comme pièce curieuse, ricana Chatoyant qui ne voulait pas s'expliquer autrement.

Furet haussa les épaules.

—Tu ferais mieux de chercher avec moi !

—J'en ai pour trois minutes.

Et, sur une feuille de papier blanc, il se mit en devoir de copier au crayon les dispositions principales du testament que nous connaissons.

Furet cherchait toujours, maintenant avec une sorte de rage, passant d'une pièce dans l'autre, ne laissant pas un recoin sans y fourrer la patte ou l'œil.

Lorsque Chatoyant eut terminé sa copie, il replaça le testament dans le portefeuille et le portefeuille dans le tiroir d'où il avait été extrait. Alors il rejoignit son compagnon et l'aida de son active collaboration. Tout fut vain !

—Nous sommes volés ! s'écria Furet au paroxysme de la fureur.

—Bredouille ! ajoutait Chatoyant, non moins désespéré.

—Tout est visité.

—Il y a la cuisine.

—On ne met pas d'argent dans une cuisine.

—Voyons toujours !

La cuisine fut retournée sens dessus dessous, sans résultat. Ils revinrent dans les autres pièces, recommencèrent la perquisition sur nouveaux frais, mais aussi inutilement.

—C'est un coup manqué ! soupira enfin Chatoyant, et qui n'est pas à recommencer !

—Allons, en route ! Le temps s'écoule. Ils peuvent rentrer. On s'apercevra sûrement de notre passage. On va mettre la police sur pied. Ne laissons pas de traces qui nous dénoncent. Voilà l'important, à présent.

Furet ramassa ses "rossignols" éparpillés sur le tapis de la pièce d'entrée.

—File ! dit-il à Chatoyant. Je fermerai la porte.

Chatoyant gagna l'escalier sans observation et se trouva

bientôt sur l'avenue où Furet ne tarda pas à le rejoindre. Les voleurs volés réintégrèrent leur domicile, silencieux et l'oreille basse.

III.

En quittant Désiré Martin, sur le pont de Créteil, après avoir remis le bateau à l'endroit où ils l'avaient pris, Prosper et Julie s'étaient dirigés en toute hâte vers Créteil, afin de profiter du dernier trajet de tramway pour rentrer dans Paris. Malgré la précipitation qu'ils mirent à monter la côte qui les conduisait à la station, ils arrivèrent cinq minutes trop tard. On comprend quel fut leur désappointement.

Ils avaient hâte de fuir, de s'éloigner le plus possible du théâtre où ils avaient préparé le crime, non pas seulement pour se créer un alibi, en cas de besoin, mais aussi parce que leurs nerfs, encore mal endurcis, surtout ceux de la jeune fille, les poussaient à mettre promptement une grande distance entre la victime et ses bourreaux.

Les mœurs tels que Désiré sont rares, heureusement. Celui-là ne ressentait ni émotion, ni terreur, se complaisant dans l'admiration de sa ruse précoce, et apportant à l'exécution du crime une sorte d'enfantillage atroce et de gaminerie horrible ; dominé aussi par une de ces vanités hideuses qui se retrouvent au fond du cœur de tous ces jeunes scélérats.

Prosper, quoique ne valant guère mieux, était susceptible de certaines hésitations et n'apportait pas d'entrain, du moins, dans l'accomplissement de ses méfaits. Il n'eût pas fait le mal pour le mal, et n'y trouvait pas une sorte de plaisir, comme son jeune frère.

Quand à Julie, c'était une âme aigrie, devenue impitoyable par rage, par envie, mais qui, dans d'autres circonstances, eût été capable peut-être d'appliquer à de nobles actions l'énergie terrible de sa volonté et la violence de son tempérament.

—Qu'allons-nous faire ? demanda-t-elle à son compagnon, d'une voix sourde.

—Je n'en sais rien.

—Nous ne pouvons rester ici. J'y mourrais, moi d'abord ! Et elle eut un frisson.

—Eh bien ! partons à pied. Pas plus que toi, je n'ai envie de séjourner dans le pays.

—Tu veux aller à pied à Paris ?

—Il n'y a pas d'autre moyen, et il faut qu'on nous voie, cette nuit, avenue Trudaine.

Tous deux parlaient d'un accent bref et saccadé où l'on sentait la fièvre :

—Je suis brisée ! répondit Julie.

—Allons, un effort ! Peut-être trouverons-nous une voiture à Charenton ; mais, pour cela, il faut, au moins, aller jusqu'à Charenton.

—Alors, marchons ! fit Julie en se redressant.

—Quel chemin prenons-nous ?

—Le chemin de halage de Port-Créteil jusqu'à Charenton-neau. C'est le plus court. Donne-moi ton bras et ne crains pas de t'y appuyer.

Tous deux marchèrent en silence, pensant aux préparatifs du crime et se disant, à chaque pas :

—C'est peut-être à présent " qu'elle " s'engage sur la passerelle.

Et cette incertitude, cette attente, leur pesaient plus que le reste.

Comme ils suivaient la berge obscure de la Marne, du côté opposé à celui où Désiré les avait conduits, ils passèrent en face de l'île, qui avait servi de refuge à Julie. Pendant un moment, tous deux y portèrent instinctivement leur regard ; mais ils ne virent que la masse sombre des arbres. Ils frissonnèrent et hâtèrent le pas, et Julie se serra contre Prosper qui entendait battre le cœur de sa compagne.

—Si elle n'allait pas au rendez-vous ? murmura Julie presque bas.

—Était-ce une crainte ou un désir qu'elle exprimait ? Nul n'eût pu le dire, et peut-être Julie elle-même ne le savait-elle pas !

—Tout me fait croire qu'elle ira ? répliqua Prosper d'une voix brève.

Au moment même, où ils échangeaient ces paroles, un cri d'appel, de terreur, d'agonie, retentit dans le silence de la nuit.

Julie, éperdue, lâcha brusquement le bras de son fiancé, et tomba à genoux dans l'herbe.

—C'est elle ! c'est elle ! balbutia la jeune fille d'une voix étouffée.

Prosper qui s'était arrêté, écoutait. Mais on n'entendait plus d'autre bruit que le clapotement sinistre de l'eau noire qui coulait près d'eux.

—Tout est fini ! répondit Prosper. Nous sommes riches !... Allons, viens, Julie. Ce n'est pas l'instant des faiblesses.

Il l'avait saisi par les poignets et la releva avec quelque brutalité. Tous deux reprirent leur marche, haletants et la tête penchée.

Lorsqu'ils arrivèrent à Charenton, leurs jambes ne pouvaient plus les soutenir, et ils se sentaient plus las que s'ils eussent fait vingt lieues à pied.

—Je n'irai pas plus loin ! dit Julie.

Tout à coup, Prosper aperçut, au bout du pont, une voiture dont les lanternes allumées plaquaient deux points rouges dans les ténèbres. Cette vue rendit les forces à Julie, et Prosper, s'avança vivement, héla le cocher, qui s'arrêta.

—Êtes-vous chargé ?

—Non, monsieur.

—Vous allez à Paris ?

—Oui.

—Voulez-vous nous emmener, ma femme et moi ?

—Cela dépend. Dans quel quartier ?

—Avenue Trudaine.

—Montez ! Je remise aux Batignolles.

—C'est sur ma route. Je viens de conduire un bourgeois à Saint-Maurice. Cela vous coûtera cinq francs.

—C'est bien. Tenez, les voici, et partons vite.

Il était deux heures du matin lorsque le fiacre les déposa devant leur maison.

En passant, ils durent crier leur nom à la concierge, ce qui contraria quelque peu Prosper, car c'était constater l'heure tardive à laquelle la jeune fille rentrait.

Néanmoins, ils éprouvaient un véritable soulagement à se retrouver chez elle, et Julie, dès qu'ils eurent allumé une petite lampe, se laissa tomber sur un siège, complètement anéantie, n'ayant pas même la force d'ôter son pardessus.

Elle serait restée ainsi, longtemps peut-être, si un cri de Prosper ne l'avait arrachée à sa torpeur.

—Mon Dieu ! qu'y a-t-il ? fit-elle en se redressant effarée. Maintenant tout lui faisait peur.

—Ce qu'il y a ? répéta Prosper.

—Regarde !

Le plus grand désordre régnait dans la chambre où ils s'étaient arrêtés.

Les tiroirs des meubles étaient ouverts, à moitié vidés ; le tapis était couvert d'un tas d'objets de diverses sortes, jetés çà et là, Furet et Chatoyant, dans leur hâte de partir, après leur déconvenue, ne s'étant point donné la peine ni le temps d'effacer la trace de leur passage.

—Des voleurs ! Des voleurs sont venus ! s'écria la jeune fille, oubliant brusquement sa fatigue et ses autres émotions !

Et, s'élançant en avant, d'un seul bond, elle s'accroupit devant la cheminée, dont elle releva le tablier :

—Ah ! fit-elle alors, en poussant un soupir de soulagement, ils n'ont pas trouvé l'argent.

En effet, elle retirait du foyer de la cheminée un petit coffret de bois noir, qu'elle ouvrit d'une main convulsive, et qui laissa voir son contenu intact de pièces d'or et de billets de banque.

La Boule et la Quille, malgré leur habileté, n'avaient point songé à visiter la cheminée, ne pensant pas que ce fût là que l'héritière avait placé en dépôt sa petite fortune.

—Le principal est sauvé ! s'écria Prosper joyeusement. Mais ils ont peut-être emporté autre chose.

Vérification faite, il se trouva que les voleurs avaient touché à tout, mais avaient dédaigné de rien prendre.

—Singuliers voleurs ! fit Prosper devenu pensif. C'est la assette qu'ils cherchaient. Rien d'autre. Ils savaient donc que tu avais hérité ?

—Evidemment ! répliqua Julie.

—Qui peut les avoir si bien renseignés ? Je te conseil d'aller déposer une plainte et nous saurons bien.

—Déposer une plainte ! interrompit vivement la jeune femme. Y penses-tu ? Donner mon adresse à la police. Attirer son attention sur, nous, dans ce moment-ci !

Elle eut un léger frisson.

—En effet ! répondit Prosper, cela serait imprudent. Moins on saura que nous existons, mieux cela vaudra. Personne ne sait qu'on a tenté de te voler. Fais la morte !

Si Chatoyant et Furet avaient pu entendre ces dernières paroles, nul doute qu'ils n'eussent goûté un sommeil plus paisible que celui qu'ils goûtèrent cette nuit-là !

Le sommeil de Julie ne fut pas non plus bien digne d'en vie.

La jeune fille que la fatigue avait fini par endormir se réveilla en sursaut, au bout de quelques instants, pâle, tremblante, le visage inondé de sueur, poussant des cris inarticulés. C'était l'image de Jeanne, de sa sœur légitime, se débattant dans l'eau noire, l'appelant par son nom, l'accusant de sa mort, qui venait de lui apparaître, et lui causa une si effroyable terreur, qu'elle n'osa plus fermer les yeux, dans la crainte d'une nouvelle vision du même genre.

Au jour, pourtant, ses nerfs se calmèrent, et elle finit par se rendormir.

Un coup de sonnette la réveilla. Il était neuf heures. Le soleil inondait la chambre de ses rayons joyeux.

—Qu'est-ce que cela ? se demanda-elle avec effroi.

Mais un second coup de sonnette, suivi d'un troisième à égale distance, la rassura.

—C'est Désiré ! s'écria Julie.

C'était bien lui, en effet. Il entra, suivi de Prosper, les yeux battus par la veille et la fatigue, mais l'air satisfait et triomphant.

—Eh bien ? fit Julie.

—Eh bien ! ça y est ! répliqua-t-il cyniquement.

Et il raconta, dans le détail, les événements que nous connaissons.

—Mais la jeune fille qui accompagnait mademoiselle d'Esparre n'a donc pas appelé au secours ? demanda Prosper, à qui Désiré n'avait rien dit.

—Elle n'a pas soufflé mot, car je n'ai rien entendu ! Du reste, j'ai filé tout de suite. Tu comprends, " je me faisais vieux, là ! "

—Elle aura été chercher du secours ! dit alors Julie, qui, maintenant qu'il faisait grand jour, qu'elle était reposée et que les faits étaient définitivement accomplis, rentrait dans la dureté de sa nature.

—C'est possible ! à moins qu'elle ne se soit noyée avec l'autre, bien que je n'aie entendu qu'un seul cri et la chute d'un seul corps. Mais, en tous cas, les secours seraient arrivés trop tard, surtout la nuit. Comment sonder la rivière ? Allez, pas d'inquiétude. L'ouvrage est fait, et nous n'avons plus qu'à palper les millions par la main de m'amzelle Julie.

—Et nous ? demanda Julie, que devons-nous faire ?

—Rien ! répliqua Prosper. Si elle est morte, ainsi que tout porte à le croire, le notaire devra exécuter les clauses du testament qui te concerne. Attendons, voilà, tout !

—Et vous n'attendrez pas longtemps ! conclut Désiré en se frottant les mains.

Cet enfant, maintenant, paraissait hideux à la jeune fille et lui inspirait une véritable horreur, bien que ce fût elle surtout qui l'eût poussé au crime. Mais l'instrument servi, elle l'eût volontiers éloigné de sa vue, et quoiqu'elle fût décidée à profiter de ce qu'il avait fait, elle ne pouvait s'empêcher de juger jusqu'à un certain point le petit misérable.

Néanmoins, elle se garda d'en rien montrer ; pour une foule de raisons, dont la principale, c'est qu'il lui faisait peur et qu'elle se sentait, ainsi que Prosper, entre les mains de ce gamin dont les nerfs paraissaient d'acier et le cœur de pierre.

Quant à Prosper, la vue de son frère le piquait d'une sorte d'émulation malsaine, et il eût rougi de se montrer moins ferme et moins cynique que lui.

—Du reste, reprit Prosper, les journaux vont s'occuper de l'affaire. Une fille de comte, une héritière de trois millions cinq cent mille francs, ne se noie pas comme cela sans qu'on en parle. Et nous agirons, suivant ce que diront les journaux.

—Etes-vous sûrs que personne ne peut nous soupçonner, interrompit la jeune fille.

—Pas moyen. C'est un accident, voilà tout ! La demoiselle est sortie, la nuit, pour aller trouver son " bon ami ", la passerelle a cédé sous son poids, c'est limpide ! Ainsi dormons sur nos deux oreilles, poursuivit Désiré ! c'est-à-dire après avoir déjeuné, car j'ai une faim terrible !

—Eh bien, dit Julie, au lieu de rester ici, allons à la campagne, n'importe où, passer un jour ou deux. Cela nous dépaysera.

—Je crois que la belle-sœur a des remords ! ricana Désiré.

—Non, non, mais tout le monde n'est pas doué de ton énergie et de ton courage ! fit-elle en lui caressant la joue de sa main blanche, malgré le sentiment instinctif de répulsion qu'il

lui inspirait, depuis qu'elle croyait n'avoir plus besoin de lui.

Désiré, qui ne lisait point dans ses secrètes pensées, ne sentit que la caresse, et se rengorgea des compliments, tout gonflé de son triomphe et du rôle prépondérant qu'on lui laissait jouer sans contestation.

Un heure après, ils prenaient tous les trois le train pour Melun.

IV.

Au cri d'agonie poussée par Jeanne, lorsque la passerelle s'était écroulée sous son poids léger et l'avait précipitée dans les eaux noires et profondes de la Marne, deux autres cris avaient répondu. Mais ces deux cris, l'un très faible, l'autre éloigné. Désiré ne les avait pas entendus.

Bien qu'il eût l'âme d'un monstre, le cœur plus dur que les cailloux du chemin, la conscience plus cuirassée qu'un chevalier du moyen âge bardé de fer, tout criminel, au moment où il accomplit le crime caressé par son imagination, éprouve un trouble profond. Parfois il ne s'en rend pas compte lui-même, mais l'incohérence de ses actes, ou certaines maladresses en contradiction avec l'habileté déployée quelques instants auparavant, en portent le témoignage éclatant. De là provenait sans doute que Désiré, dont les sens étaient si éveillés n'eût rien entendu en dehors de l'appel désespéré de sa victime.

L'un de ces cris avait été poussé par Andrée. Au moment où elle s'engageait sur la passerelle, à la suite de mademoiselle d'Esparre, mademoiselle de Beaumont avait senti la planche céder sous son petit pied. Elle avait eu le temps, instinctivement, sans comprendre même ce qui arrivait, de se rejeter en arrière.

Puis un orageusement formidable s'était produit ; puis un cri s'était élevé de la rivière, Jeanne s'engloutissait. Tout cela fut si rapide qu'Andrée qui se retrouva sur la berge, glacée de terreur, les yeux grands ouverts, haletante et sans voix, n'eût su dire comment elle y était parvenue. Tout ce qu'elle comprit, c'est que Jeanne se noyait !

Le cou tendu en avant, elle se penchait sur les eaux noires qui clapotaient devant elle, et balbutia un appel étouffé :

—Jeanne ! Jeanne !

Pour toute réponse, le bruit sourd de l'eau agitée par quelques convulsions terribles, et comme l'écho à peine perceptible d'un râle de mort.

Alors Andrée se redressa, presque folle de terreur. Ses idées tourbillonnaient dans son cerveau ; sa vue était troublée. Il lui sembla que c'était elle qui avait assassiné Jeanne.

Au lieu de crier au secours, de chercher à sauver l'amie qu'elle aimait avec une véritable passion, prise d'une sorte de vertige, qui lui ôtait ces facultés et la direction de sa volonté, dominée par une peur qui éteignait tout autre sentiment, elle s'élança et prit la fuite comme une insensée.

Où allait-elle ? Elle n'en savait rien. C'est à peine si elle savait qu'elle courait, éperdue et chancelante. Elle ne s'appartenait plus.

Son instinct seul la guidait, éperonné par le délire. Combien dura sa course ? Quel chemin suivit elle ? C'est ce qu'elle ignorait et ignore toujours, agissant dans une sorte de cauchemar affreux, où tout était aussi vague que si elle eût été en proie à un accès de fièvre chaude.

Tout à coup, elle se trouva devant la petite porte du jardin par laquelle elle était sortie avec Jeanne, quelques instants auparavant, pour se rendre à ce rendez-vous fatal.

Arrivée là, elle eut un éclair de bon sens, reconnut la ruelle, le mur du couvent.

Elle s'y appuya, chancelante, ses dents claquaient. Mais cela ne dura pas. Reprise de sa terreur insensée, et, cependant, agissant avec cette lucidité étrange, propre à certains accès de démence passagère, elle sut se rappeler que Jeanne lui avait remis la clef de la petite porte, la saisir dans sa poche, l'introduire dans la serrure, ouvrir, refermer, traverser le jardin solitaire et obscur, gravir l'escalier qui conduisait à sa chambre, suivre le corridor, entrer dans cette chambre, où elle tomba épuisée, sur les genoux, puis perdit connaissance.

Lorsqu'elle revint à elle, la lumière indécise du jour naissant commençait à éclairer les objets.

Andrée resta une minute immobile, ne se rappelant plus rien, n'éprouvant qu'une grande lassitude et une extrême lourdeur du cerveau. Mais cet état intermédiaire entre la vie et l'anéantissement dura peu.

Tout à coup elle poussa un faible gémissement et des sanglots secouèrent tout son corps charmant de jeune fille. La mémoire revenait.

—Jeanne ! Jeanne ! murmurait-elle. Jeanne est morte !

Elle cacha dans ses petites mains son visage inondé de larmes, comme pour échapper à quelque vision épouvantable, qui lui retraçait le drame accompli sous ses yeux.

—Oh ! c'est horrible ! fit-elle. Et j'ai fui... au lieu de courir à son secours... de tenter l'impossible pour la sauver ! Lâche ! Ah ! oui, je suis lâche ! C'est abominable ! Mais j'avais perdu la tête... et il me semblait qu'on courait après moi... J'étais folle ! Qu'aurais-je pu pour elle après tout ? Cela ne fait rien, je devais rester, appeler. Il n'y avait personne, à pareille heure, en cet endroit écarté. On ne serait pas venu. Maintenant, c'est fini, bien fini, et depuis longtemps ! Rien à tenter ! rien à espérer ! Jeanne ! Jeanne ! je ne te reverrai plus ! Et c'est moi, par mes sottises idées romanesques, qui l'ai poussée à cette mort cruelle !...

Des sanglots étouffèrent sa voix !

—Mon Dieu ! mon Dieu ! reprit-elle, en se tordant les bras, pardonnez-moi !

Peu à peu les larmes, en s'écoulant, lui apportèrent quelque soulagement et un peu de sang-froid. Elle put réunir ses idées ; re trouver le calme relatif et l'énergie que demandait la situation tragique où elle se trouvait.

Pendant un quart d'heure, elle resta pensive, combinant le plan qui pouvait dégager sa responsabilité, et la sauver elle, ainsi que l'honneur de Jeanne, puisqu'elle ne pouvait lui rendre la vie. Sa résolution, une fois prise, elle se releva, car elle était restée à genoux à l'endroit où elle était tombée, encore bien chancelante.

Mais avec cette force nerveuse que les femmes retrouvent presque toujours au moment voulu, et qui les rend parfois si admirables et si héroïques, elle vainquit sa faiblesse et redescendit au jardin, afin d'ouvrir toutes les portes qui menaient de la ruelle à la chambre occupée en commun, la veille encore, par Jeanne et par Andrée.

Ceci fait, elle revint sur ses pas, laissant les portes entrebâillées, les entrées ouvertes tout au large, regagna sa chambre, se déshabilla et se glissa toute grelottante dans son petit lit de pensionnaire.

Pendant que mademoiselle de Beaumont souffrait toutes les affres de cette longue agonie morale, de graves événements

s'accomplissaient sur le lieu même du crime, préparer avec une si atroce habileté par Désiré Martin.

Et ce sont ces événements qu'il nous faut raconter, avant de continuer notre récit.

V.

On n'a pas oublié, sans doute, que le docteur Robert Dauray, avait été appelé, en toute hâte, auprès du malheureux fils du jardinier, dont nous avons raconté l'amputation faite dans la journée même.

En arrivant au chevet du malade, Robert l'avait trouvé en proie à une fièvre terrible accompagnée de délire. C'est à peine si deux hommes vigoureux parvenaient à le maintenir dans son lit. D'un coup d'œil, le jeune docteur jugea le cas désespéré. Le tétanos menaçait, et, alors, tout était perdu !

Cependant, bien qu'il ne conservât aucun espoir de sauver le blessé, Robert prescrivit une ordonnance qu'on porta aussitôt chez le pharmacien, et resta là, pour l'administrer lui-même. Puis, il essaya de calmer la crise par des ablutions d'eau glacée sur les bandages qui entouraient la jambe. Cela réussit pour quelques instants, mais la crise allait revenir plus violente, au moment où l'on rapportait la potion ordonnée par Robert.

Il en fit prendre plusieurs cuillerées à l'agonisant dont les dents se serraient comme un étau, et qui, la face convulsée et rejeté en arrière, relevait le milieu du corps de façon à former un arc de cercle. Cela était horrible, effrayant. Le père et la mère remplissaient la petite pièce de leurs cris et du bruit de leurs sanglots, et quelques voisins, accourus pour prêter secours aux malheureux parents, ne pouvaient cacher leur émotion.

Robert comprenait que tout était fini ; mais pourtant il continuait de lutter contre les progrès du mal ; vains efforts ! Les crises se succédaient à plus court intervalle, devenaient plus longues et plus terribles. Il eût voulu se retirer, sachant d'avance qu'il serait vaincu par la mort ; mais la mère se traîna à ses pieds, les mains jointes, lui disant :

— Sauvez mon fils !

Et, par pitié pour cette douleur maternelle, il restait là, agissant de son mieux, sachant que tout serait inutile ! Enfin, une nouvelle crise se produisit. C'était la dernière.

Le corps se tordait dans des convulsions affreuses ; les dents grinçaient avec un bruit de lime mordant sur l'acier ; les yeux sortaient de leurs orbites ; le visage contracté par la tension de tous les muscles n'avait plus expression humaine. Cela était déchirant !

Enfin un spasme suprême souleva le corps qui sembla lancé par une décharge électrique, puis retomba inerte. C'était fini !

La mère s'était jetée sur le lit comme une folle. Le père restait immobile, hébété, presque sans larmes.

— Du courage ! lui dit le docteur Robert en lui serrant la main, et il sortit précipitamment.

— Je vais vous reconduire, docteur, fit un maçon, le nommé Godefroid, qui avait assisté à la catastrophe et avait hâte de fuir ce spectacle funèbre.

Et il suivit Robert.

— Eh bien, passons par le parc, lui répondit ce dernier. C'est le plus court. Nous traverserons la passerelle.

— Pauvre garçon ! soupira Godefroid, pendant qu'ils se dirigeaient vers la Marne ; voilà minuit qui sonne, et il ne verra pas lever le soleil, ce matin ! A son âge, c'est tout de même malheureux !

— Oui, répondit Robert, d'une voix sourde. La mort vient vite et frappe ceux qui ne l'appellent point, quand il en est pour qui elle serait une délivrance !

Et il passa la main sur son front. Il pensait à Jeanne, à Jean ne perdue pour lui ; au bonheur rêvé, dont la fuite torturait son cœur et lui faisait souhaiter de mourir. Ah ! il enviait ce pauvre garçon dont l'agonie avait été si épouvantable ! Pour lui, du moins, tout était fini ! Tandis que Robert se disait que son agonie commençait seulement, qu'elle serait longue et qu'il en savourerait tous les progrès et toutes les angoisses !

Tout à coup, un cri lointain, cri désespéré, fit tressaillir les deux hommes.

— Qu'est-ce que cela ? fit Godefroid inquiet.

— C'est un appel, un cri de mort ! répliqua Robert, tendant l'oreille, la pâleur au visage.

Il lui semblait que cette voix ne lui était pas inconnue, bien que défigurée par la distance et la terreur.

— Cela vient du côté de la passerelle ! ajouta Godefroid.

— Quelqu'un qu'on assassine ou qui se noie ! balbutia le docteur. — Courons vite. Peut-être arriverons-nous à temps !

Et, sans attendre la réponse de son compagnon, il bondit en avant. Celui-ci le suivait, d'ailleurs, et tous deux arrivèrent sur le bord de la rivière.

— Mais la passerelle n'existe plus ! — s'écria brusquement le maçon. — La planche a disparue, ainsi que le chevallet... et tenez... en voici les débris qui flottent sur l'eau !

— Elle se sera écoroulé sous le poids d'un passant ! balbutia Robert ; et la Marne à englouti le malheureux !

Godefroid s'était agenouillé sur la berge, plongeait ses regards, comme s'il eût voulu arracher leur secret aux ondes noires qui coulaient avec un bruit sourd et lugubre.

— Écoutez ! fit Robert.

— Quoi ?

— Il me semble avoir entendu un clapotement particulier, comme celui produit par un corps qui se débat. Là ! là !

(A CONTINUER.)

Commencé le 13 Décembre 1883—No. 207.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1er juillet 1880, et les files complètes (brochées) des années 1881, 1882 et 1883, aux conditions ci-haut mentionnées.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1er janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIÈRE ANNÉE, 1880 — *Le Colporteur Bandit, La Duchesse de Nemours, Les deux Frères, Le Grand Vaincu, Le Percepteur de Marsey, Sauvé par un Violon, Souvenir d'un Juré, Conte Normand, Gauloiseries honnêtes*. — Les premiers numéros de cette année sont épuisés ; mais à l'exception des deux premiers ouvrages mentionnés, nous pouvons fournir tous les autres au complet.

DEUXIÈME ANNÉE, 1881 — *Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Exili l'Empoisonneur*. — Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIÈME ANNÉE, 1882 — *Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Exili l'Empoisonneur (suite et fin), La grande Halte, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIÈME ANNÉE, 1883 — *La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant (suite et fin), Les Dramas de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS.